



Excursion du 27 août 2017

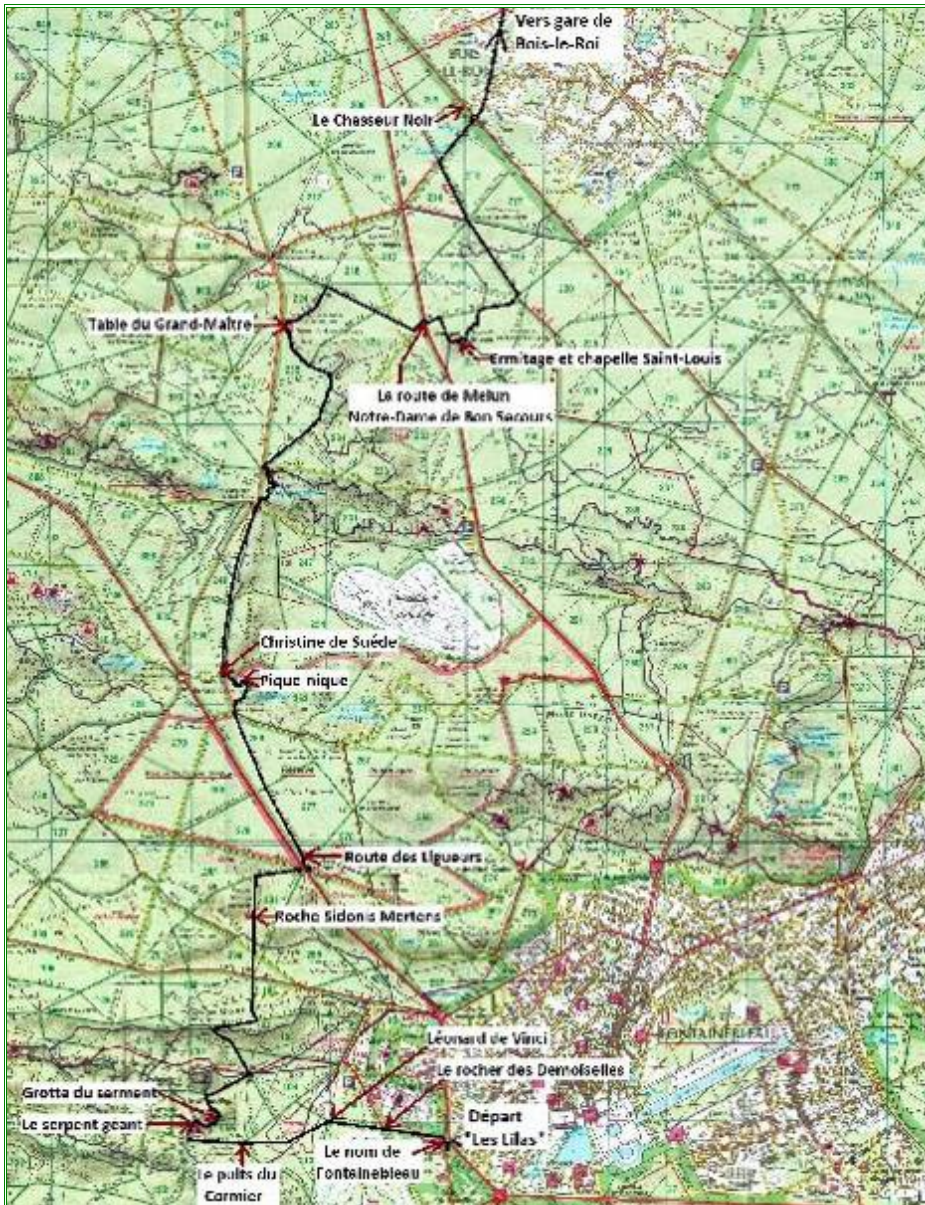
Légendes et anecdotes historiques en forêt de Fontainebleau

en commun avec les Naturalistes Parisiens et l'ANVL

Animateur: Alain de Guerra

Résumé

En forêt de Fontainebleau, un grand nombre de sites ou simplement le nom des routes forestières évoquent des événements réels, mais souvent enjolivés par la légende. C'est un petit aperçu (une quinzaine) de ces histoires quelquefois drôles, quelquefois invraisemblables, quelquefois tragiques, qui a été proposé.



Participants

C'est un groupe de 18 enthousiastes (dont 3 adhérents du CNCE) qui est parti sous la menace d'une averse qui ne se produit qu'au milieu de la matinée. Le reste de la journée a été ensoleillé.

Itinéraire

Le nombre de sites évoquant une anecdote ou une légende en forêt de Fontainebleau est très grand ; il a fallu faire un choix, qui a été en grande partie guidé par des considérations pratiques (nécessité de partir et arriver à une gare SNCF, traversée sécurisée de la D607). C'est donc le secteur nord-ouest qui a été privilégié, avec un passage par la butte Saint-Louis, l'un des sites les plus évocateurs du passé de Fontainebleau.

Le trajet retenu faisait 15 km, et passait par trois buttes bellifontaines. Une quinzaine d'arrêts ont été proposés, la plupart à l'endroit exact où l'événement évoqué s'était produit, d'autres à l'occasion d'une simple évocation

Le nom de Fontainebleau

Le nom de Fontainebleau serait associé à un certain Blaud ou Bliaud, peut-être un fonctionnaire forestier dont la maison, en dehors de l'enceinte du château disposait d'une fontaine. Fontainebleau viendrait donc de la déformation de fontaine Bliaud.

Mais cette incertitude historique est remplacée par la légende d'un chien, nommé Bliaud, qui aurait sauvé son maître, mourant de soif dans la forêt, en découvrant une source et en l'y conduisant. L'emplacement est marqué par une fontaine dans le jardin anglais du château.

Le rocher des Demoiselles

Ce rocher a été rebaptisé à l'occasion de la création des noms des routes forestières en 1835. Il s'appelait, jusque là, le rocher aux putains. Ce terme paraissait trop crû aux esprits de la Restauration, qui y voyaient une allusion à une activité vieille comme le monde. En réalité, putain est le nom vulgaire local du cornouiller sanguin (*Cornus sanguinea*), qui aurait donné son nom au rocher. On trouve ce terme dans le « Glossaire du Vendômois » pour désigner le cornouiller sanguin. Le mot putain désigne des plantes depuis fort longtemps. Dans le Livre d'Heures d'Anne de Bretagne (réalisé de 1503 à 1508), figure une « Blanche putain », dont la détermination pose problème. De même, en Occitanie, une « blanche putain » désignerait la viorne mancienne (*Viburnum lantana*).

Le puits du Cormier

Le puits du Cormier était situé vers l'actuel Polygone ; il était autrefois accompagné d'un grand corps de bâtiment, couvert de pierre en terrasse et qui a été démoli au XVII^e siècle. Des ruines en subsistaient encore à la fin du XIX^e siècle.

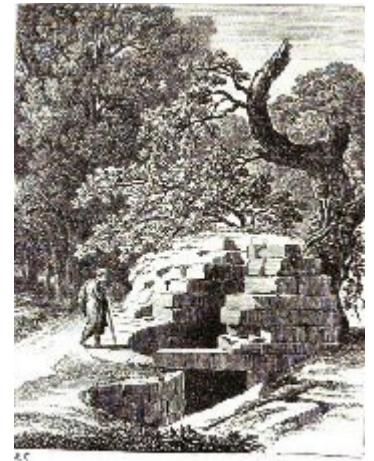
Une tradition prétendait que les jeunes mariés soient assurés de fidélité et de fécondité à la condition d'accomplir un certain rite. Il fallait se rendre de nuit au puits, par un chemin difficile au plus profond de la forêt, la femme portant une cruche vide sur la tête, l'homme avec une corde en crin pendue au cou. Arrivés au puits, la femme devait remplir, avant le lever du soleil, par allers-retours, une auge éloignée. La corvée était rude, mais il paraît que l'effet en était infaillible.



La fontaine Bliaud



La Blanche Putain d'Anne de Bretagne



Le puits du cormier vers 1840

Le serpent géant (rocher marqué « J » du sentier n°8, « passage du serpent »)

Sous le règne de François 1^{er}, un serpent géant long de 18 pieds hantait les masses de grès de la forêt et jetait l'épouvante dans la région. L'animal vivait dans les amas de rochers au sein desquels il se dissimulait. Ils lui offraient également protection, car ainsi il pouvait faire face à ses adversaires incapables de l'aborder à plusieurs en même temps. Le roi adressa une provocation en duel au monstre et partit seul le combattre. Pour cet étrange duel, il s'était fait tailler une armure couverte de lames de rasoir. Il débusqua le prodigieux serpent qui aussitôt chercha à l'étouffer en enroulant ses anneaux autour de lui. Mais c'était sans compter avec l'armure inhabituelle de sa courageuse Majesté. Le serpent se débita de lui-même en morceaux et le roi eut tout le loisir d'achever la bête de deux coups de dague au travers la gorge. Il put ainsi rentrer au château sous un tonnerre d'applaudissements et d'éloges.

Dernière Folie Denecourt, également appelée grotte du Serment

Quelques critiques s'étaient élevées contre certains excès d'aménagement que Denecourt faisait en forêt, et il prit l'engagement de ne plus réaliser qu'une seule grotte. En 1853, il crée la belle « Dernière Folie Denecourt » au sud du Mont Aigu.

Parole non tenue, on trouve à 1500 m vers l'ouest, un peu à l'écart de la route du Mont Aigu (repère Q du sentier n°7), la Grotte du Parjure à laquelle on accède par un étroit boyau.

Léonard de Vinci

Trouver le nom de Léonard de Vinci en forêt de Fontainebleau ne surprend pas. Pourtant il est historiquement totalement injustifié, l'artiste étant mort bien avant que les premiers travaux d'embellissement ne commencent à Fontainebleau. La faute en revient certainement aux artistes du début du XIX^e siècle, qui ont peint des scènes faussement historiques représentant Léonard de Vinci au château de Fontainebleau. Le tableau de Lemonnier est truffé d'anachronismes (La salle où se déroule la scène, dont le nom est incorrect dans le libellé complet du tableau, n'existait pas du vivant de François 1^{er}, Léonard de Vinci ne pouvait pas être présent). Mais en toute bonne foi, les forestiers ont pu croire à sa présence en ces lieux lorsqu'ils ont choisi les noms des routes forestières.



Lemonnier : « François 1er à Fontainebleau devant « La Grande Sainte Famille » de Raphaël » en présence de Léonard de Vinci, 1813)

Roche Sidonie Mertens



La roche Sidonie Mertens

En mai 1867, on découvre à cet endroit le corps en décomposition avancée d'une jeune femme, rapidement identifiée comme étant Sidonie Mertens, âgée de 31 ans. Les faits sont rapidement établis. Quelques jours plus tôt, la malheureuse s'était rendue de Paris à Fontainebleau en compagnie d'une amie, Mathilde Frigard. Les deux amies descendirent à l'hôtel et, le lendemain, louèrent une voiture avec cocher pour une longue promenade en forêt. Elles déjeunèrent au restaurant de Franchard et congédièrent le cocher pour rentrer à pied à leur hôtel. Mathilde Frigard rentra seule à l'hôtel, affirmant plus tard avoir perdu son amie en forêt. Elle reprit le train pour Paris. Quelques jours plus tard, les policiers découvrirent à son domicile le contenu du sac de son amie Sidonie Mertens. Elle avait également vendu un bijou appartenant à Sidonie, dont le compte bancaire avait été vidé récemment à l'aide d'une fausse procuration. Arrêtée, elle fut inculpée pour meurtre. La femme Frigard fut reconnue coupable d'assassinat et condamnée aux travaux forcés à perpétuité. Elle confessa son crime quelques semaines plus tard, avouant avoir empoisonné sa jeune amie avec du cyanure d'hydrogène.

Un bloc de grès fut placé là où le corps de Sidonie Mertens fut retrouvé, gravé d'une croix et de la date du crime, 8 mai 1867. Le lieu devint une attraction où les touristes se pressaient pour frémir à l'évocation du drame. Denecourt proposa un supplément de 15 pages à son guide de 1867, intitulé : « Excursion à la fosse à Râteau, où fut assassinée Marguerite-Sidonie Mertens par la femme Frigard, le 8 mai 1867 ».

Notre-Dame de la Délivrance

Au carrefour de Paris, au départ de la route des Ligueurs, un arbre porte une niche qui abrite une petite statue de la Vierge. L'inscription précise des dates de remise en place (la plus ancienne : 1821) ou de restauration, mais aucune indication sur sa création ou sur les motivations de cet ex-voto. Il n'avait pas été remarqué lors de la préparation, et aucune information n'a été trouvée ultérieurement, sauf une citation de Félix Herbet qui écrivait en 1903 : « On ignore à quelle occasion et à quelle époque ce monument a été placé là. Il ne doit pas être antérieur à la Révolution. Castellan est le premier auteur qui en ait parlé ».

Route des Ligueurs

Autrefois, principale route pour se rendre au château de Fontainebleau. Elle se détachait de la route de Bourgogne à la Table du Roi puis du carrefour de Paris arrivait au carrefour de l'Obélisque en traversant le Grand Parquet, pour aboutir à l'allée de la Chaussée (actuelle avenue de Maintenon), principale entrée du château avant les travaux de François 1^{er}.

La tradition veut que ce soit par cette route qu'en 1562 le duc de Guise, le maréchal de Saint-André et le connétable de Montmorency aient emmené de force, de Fontainebleau à Melun, le roi Charles IX : d'où son nom de route des Ligueurs.

Elle se nommait auparavant route à Dimps, du nom d'un marchand de bois qui l'avait réparée.

Christine de Suède

Entre les hauteurs de la Solle et l'ancienne RN 7, le nom de quelques routes (routes Christine, Monaldeschi, de Suède, Gustave, du Secrétaire, de la Jalousie) évoque un épisode sanglant qui s'est déroulé en 1657 à Fontainebleau. La reine Christine de Suède séjournait au château d'où elle négociait différentes affaires après son abdication. Pour un motif qui reste incertain (vengeance sentimentale, trahison politique), elle fit assassiner, dans la Galerie des Cerfs, son secrétaire Monaldeschi qui fut aussitôt sommairement inhumé dans l'église d'Avon, alors église paroissiale de Fontainebleau. On peut encore y voir la pierre tombale grossièrement réalisée sur le moment. Le meurtre mit la cour dans l'embarras, mais la reine Christine ne quitta la France que de son plein gré. Elle partit pour l'Italie où elle mourut en 1689, après de nombreuses péripéties politiques. Elle fut inhumée dans la crypte

de la basilique Saint-Pierre.

Dans les années 1830, une cotte de mailles et une épée furent exposées dans la Galerie de Diane comme étant celles de Monaldeschi. C'est certainement faux, la facture des objets exposés n'est pas celle du XVIII^e siècle. En outre, on sait que l'épée des bourreaux ne perça pas la cote de maille, et que les coups mortels furent portés à la gorge.

Table du Grand Maître



La table du Grand Maître

Créée par lettres patentes du Roi du 22 octobre 1721, une esplanade « à la naissance de la descente de la route Ronde » a reçu la table qui existe encore et qui porte la date de 1723, construite à la demande de M. de La Faluère, alors Grand Maître des eaux et forêts de l'Île de France.

Le carrefour de la Table du Grand-Maître aurait été, le 21 avril 1814 (soit deux semaines après l'abdication de Napoléon 1^{er}), le théâtre d'une scène patriotique : un vieux capitaine, installé là avec le reste de ses hommes, ayant reçu l'ordre de démettre, et donc de rendre les armes et le drapeau, réunit ses soldats, leur tint un discours qui leur fit à tous répandre des larmes. Après quoi il fait cérémonieusement brûler le drapeau. Chaque assistant prend un peu des cendres, les mêle avec du vin et bientôt il ne reste plus trace de l'étendard sacré.

En fait, il s'agit probablement d'une fable inventée par le poète Alexis Durand.

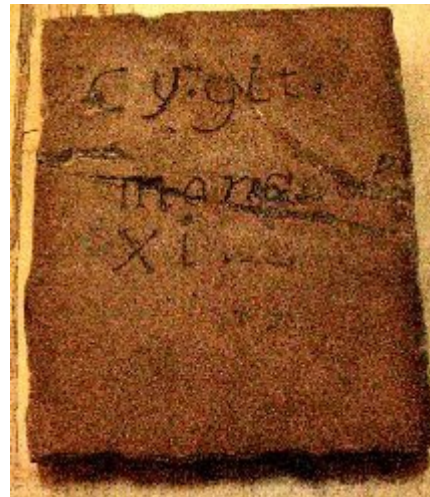
La route de Melun

En 1625, un seigneur de Senlis, venu pour affaires à Fontainebleau et son valet de chambre, s'en retournant le soir, entendirent autour d'eux les sons d'une chasse (jappements et trompes). Ils s'arrêtèrent pour la laisser passer, mais ils ne virent rien passer alors que les cors et chiens se faisaient toujours entendre. Décidant de repartir, ils ne firent que peu de distance avant que leurs chevaux ne refusent de continuer malgré de vigoureux coups d'éperons. A ce moment les jappements furent accompagnés de coups de pistolets, et ils virent passer deux cavaliers fantastiques accompagnés d'une meute sauvage, qui revinrent dans leur direction. Le seigneur décida alors de faire feu sur ces spectres, ce qui les fit disparaître. Un grand éclat de tonnerre se fit entendre, et deux lévriers blancs apparurent, vinrent caresser leurs chevaux, puis disparurent dans la forêt. Cela effraya tellement le seigneur et son homme qu'ils prirent une route qui les mena droit à Melun, où, ils employèrent toute la journée qui en suivit à rendre grâce à Dieu de les avoir préservés et garantis de ces étranges et effroyables prodiges.

Notre Dame de Bon-Secours

C'est aussi sur cette route que vers la fin du mois de novembre 1661, la monture du sieur Dauberon, capitaine au régiment de Condé, prit peur et s'emballa vers la croix d'Augas. Le malheureux, prisonnier de son étrier, allait succomber, lorsqu'il eut l'inspiration d'invoquer la Vierge qui fit arrêter aussitôt le cheval, bien sagement.

Le 3 mai 1662, pour perpétuer la mémoire de cet événement, Dauberon fit bénir une statue de la Vierge, qui fut posée en procession, sur un chêne, à l'endroit où l'animal s'était arrêté; on joignit à cette statuette un récit authentique écrit en latin, sur parchemin, de ce qui s'était passé. En 1690, l'arbre qui soutenait l'image étant tombé, un petit oratoire, dédié à Notre-Dame-de-Bon-Secours, et sur le frontispice duquel fut représentée l'histoire de Dauberon, fut édifié aux



Pierre tombale de Monaldeschi



La cotte de mailles et l'épée exposées en 1830

Cercle des Naturalistes de Corbeil-Essonnes et Environs

frais de personnes pieuses. Il fut détruit en 1793. Après la Restauration, un nouveau bâtiment, qui subsiste encore, fut construit, financé par souscription publique. Le miracle fut retracé, non plus sur le frontispice, mais au plafond, par le peintre Blondel. Cet oratoire fut béni le 30 septembre 1821. En 1864, Napoléon III y fit faire des restaurations importantes. Une nouvelle restauration a été effectuée récemment. Une procession a lieu chaque année, le premier dimanche d'octobre.

Ermitage et chapelle Saint Louis

Le 22 janvier 1264, le roi Louis IX chassait dans la forêt de Bière ; il s'égarait à la poursuite du cerf et, pour appeler ses gens, il gravit le mont le plus proche et se mit à sonner de son huchet. Ses officiers l'entendirent et vinrent aussitôt le retrouver. Pour un prince aussi dévot, cette aventure, si simple qu'elle fût, supposait une intervention particulière de Dieu en sa faveur ; aussi Louis IX fit-il le vœu d'élever, à l'endroit même où ses gens l'avaient rencontré, une chapelle sous l'invocation du saint du jour, qui se trouvait être saint Vincent. Telle est l'origine de la chapelle de Saint-Vincent du Mont-Ouy près de laquelle on disposa le logement du prêtre chargé de la desservir. Après la canonisation du roi, en 1297, la chapelle fut dédiée au nouveau saint, à Saint Louis, et pour compléter son nom on ajouta en Beau Lieu.



Les ruines de l'ermitage Saint Louis

Ces données historiques furent rapidement enjolivées. Le roi, non seulement se trouvait égaré, mais encore une nombreuse troupe de brigands, de voleurs, s'était attachée à ses pas. Pour expliquer leur déconvenue, il fallut que le huchet du roi eût des propriétés merveilleuses : ce fut le cor d'Astolphe, duc d'Angleterre, retrouvé en Palestine et baillé au roi par un ermite centenaire.

L'oratoire prospérait. Les aumônes étaient abondantes, car le concours du peuple était considérable. En 1699, l'ermite y fut assassiné. Le mobile des meurtres était probablement le vol, l'ermite gardant l'argent qui lui provenait des quêtes et des pèlerinages du peuple. On ne découvrit pas le coupable. Le roi Louis XIV ne l'entendait pas ainsi, et comme il était possible que l'auteur de l'assassinat habitât le hameau voisin des Hautes-Loges, il ordonna à la fois la destruction de l'ermitage et la destruction du village. Le roi reprochait aussi à l'ermite de trop se familiariser avec les paysans et paysannes des lieux voisins en allant boire et manger chez eux et les recevant de même en son ermitage.

La démolition de l'ermitage entraîna la suppression du pèlerinage et de la fête solennelle de Saint-Louis. Celle-ci n'a été reprise par la ville de Fontainebleau, comme fête patronale, que sous Napoléon III.

Le Chasseur Noir

La route de Moret semble avoir été choisie par le Chasseur Noir pour être le lieu de ses apparitions aux rois de France.

Henri IV, chassant en forêt de Fontainebleau, entendit comme à une demi-lieue de l'endroit où il était des jappements de chiens, le cri et le cor des chasseurs ; puis tout ce bruit sembla soudain tout proche : le roi commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était, estimant qu'il y n'y eut personne qui put se mêler à la chasse et lui en troubler le passe-temps. Le comte de Soissons s'avançant entendit le bruit sans voir d'où il venait : un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, qui cria : M'entendez-vous ? et soudain disparut. A cette parole, les plus assurés estimèrent imprudent de continuer cette chasse.

Les pâtres des environs disent que c'est un esprit qu'ils appellent le Grand Veneur qui chasse par cette forêt, les autres tiennent que c'est la chasse Saint Hubert qui s'entend en d'autres lieux.

L'apparition aurait eu lieu en 1598 ou 1599. Mais il paraît que le roi aurait été simplement victime d'une scène de ventriloquie. « Il demeurait dans l'hôpital de la rue des Francs Bourgeois, à Paris, en 1596, deux gueux qui, dans leur oisiveté, s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé dans des lieux où des rochers renvoient et multiplient les moindres cris ». Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour une aventure qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme. Si Henri IV avait eu la curiosité d'avancer, on lui aurait sans doute lancé un dard et l'on aurait dit ensuite que n'étant pas dans le cœur bon catholique, c'était le diable qui l'avait tué. »

Quant à Louis XIV, il eut en cette forêt, en 1698, une vision du Chasseur noir, dont il ne parla à personne : ce qui n'empêcha pas tout le monde d'en parler.

Sources :

Félix Herbet « Dictionnaire Historique et Artistique de la forêt de Fontainebleau », paru dans l'Abeille de Fontainebleau de 1902 à 1903 et publié en 1903 par Maurice Bourges, imprimeur à Fontainebleau.

Jean Loiseau « Le massif de Fontainebleau Vigot ed. 1935, 1950, 1970, 2005 à la demande de ANVL

Rédaction et photos : Alain de Guerra